

Peuple émancipé

réflexions sur la gauche et les classes populaires

Qui a dit que le peuple était condamné à TF1 ?

1 février 2015



Si «le peuple n'est pas condamné à TF1», comme le proclame le titre du dernier livre de Vincent Goulet, cela ne signifie pas, pour celui-ci, que l'offre alternative serait déjà là, à portée de télécommande, de clic ou de kiosque. Le sociologue spécialiste des médias, qui se concentre surtout sur la presse écrite, est au contraire assez dur face à ce qui existe déjà en matière de journalisme engagé.

Le ton est donné lorsque l'auteur convoque une étude Audipresse de 2010 afin de comparer les lectorats respectifs de *l'Humanité* et du *Parisien*. Il en ressort que le journal fondé par Jean Jaurès compterait, parmi ses lecteurs, 30% de personnes issues d'une famille d'ouvriers ou d'employés (actifs ou retraités) et 40% de cadres ou professions intermédiaires, tandis que les proportions seraient à peu près inverses pour *Le Parisien*. Ainsi, «le «peuple» préfère TF1 à Arte, *Le Parisien* à *l'Humanité*, RMC à France Inter», estime Vincent Goulet.

Ce phénomène, le sociologue l'explique en particulier par le fait que, contrairement à une idée encore tenace, «les classes populaires ne sont pas forcément de gauche». Mais le cœur du problème serait

ailleurs, dans le «sociocentrisme de la presse engagée», c'est-à-dire le fait que ses journalistes, de plus en plus diplômés et issus des classes moyennes, prennent pour repères ceux de leur propre milieu social.

S'appuyant sur une étude de G. Lafarge Géraud et D. Marchetti, publiée en 2011 dans les *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vincent Goulet relève que seulement 10,4% des étudiants en journalisme ont un père ouvrier, et 5,8% un père employé. La tendance au «sociocentrisme» serait donc, si l'on suit bien l'auteur, une tendance caractéristique de l'ensemble de la profession, mais davantage perceptible dans les journaux porteurs d'un projet de société alternatif (sont mentionnés également *Le Monde Diplomatique* et *Politis*), sous la forme d'un ton «professoral», ou d'une relative indifférence aux territoires dans lesquels les classes populaires vivent et se perçoivent elles-mêmes au quotidien.

Disons-le d'emblée : le propos est parfois un peu trop général et passe à côté de certaines données importantes, pour ne pas dire décisives. Afin d'étudier en détail les causes des différences d'audience auprès des classes populaires, il eut été utile, en particulier, de comparer la place faite à chacun des titres évoqués dans les revues de presse à la radio et à la télé, le matin. Ou encore, la visibilité en kiosque. Entre autres choses...

RECHERCHE

Taper votre mot puis Entrer

REPÈRES

Sur le caractère idéologique des communautés humaines fondées sur la division du travail, voir mon mémoire de DEA (partie I-B-3)

Inégalités entre catégories sociales, une étude de l'Observatoire des inégalités

Etude de l'INSEE sur les mutations du travail depuis 50 ans, où l'on voit notamment qu'ouvriers et employés composent ensemble à peu près la moitié de la population active en 2007

Compte-rendu dans *l'Humanité* d'un débat public à l'occasion du festival «Filmer le travail»

Mon entretien avec le philosophe Jean-Claude Michéa (publié dans *l'Humanité*)

«Social-sociétal : quel équilibre à gauche ?» (entretiens croisés réalisés dans *l'Humanité*)

«Faut-il passer à la VI^e République ?» (entretiens croisés réalisés dans *l'Humanité*)

Ma critique de l'essai de Julian Mischi : «Le communisme désarmé. Le PCF et les classes populaires depuis les années 1970» (publiée dans *l'Humanité*)

Ma critique de l'essai de Julian Mischi : «Servir la classe ouvrière, sociabilités militantes au PCF» (publiée dans *l'Humanité*)

Ma critique du roman de Yannick Haenel «Les Renards pâles», occasion d'une réflexion sur les marqueurs idéologiques de la gauche (en ligne sur *La faute à Diderot*)

Ma critique de l'essai de Bernard Vasseur : «La Démocratie anesthésiée» (publiée dans *l'Humanité*)

ARCHIVES

février 2015

janvier 2015

décembre 2014

Ceci étant dit, il serait dommage d'en rester là. Car l'ouvrage déploie aussi une certaine idée de ce que doit être une presse populaire et progressiste ; idée qui mérite d'être discutée pour elle-même.

Si Vincent Goulet est dur avec l'existant, il trouve en revanche dans l'histoire des exemples à méditer pour des médias de gauche, aujourd'hui. Trois exemples, en fait : d'abord, le journal *Le Père Duchesne*, dans la foulée de la Révolution française ; puis, *Le Cri du peuple*, de Jules Vallès, un siècle et demi plus tard ; enfin, plus proche de nous, il s'agit cette fois d'une radio, *Lorraine coeur d'acier*, en 1979-1980, dans un bassin minier en pleine crise de la sidérurgie.

A partir de ces cas d'études, le sociologue met en avant une donnée à mon sens essentielle : **ce que les classes populaires attendent des médias n'est pas seulement de l'information, c'est aussi, et peut-être avant tout, «une manière d'être au monde».**

C'est dire, alors, l'importance, pour une presse authentiquement de gauche, de donner toute sa place à l'indignation, à l'ironie contre les dominants, tout ce qui peut «alléger les effets» de la domination. Sans cela, on comprend sans mal que les alternatives progressistes proposées à telle ou telle politique ne puissent être appropriées par leurs destinataires. Ceux-là attendent d'abord de leurs médias qu'ils leur redonnent, ici et maintenant, un peu de leur dignité, une revanche sur l'ordre établi.

«Contrairement à la «pensée organisatrice» des cadres et des classes moyennes, qui ne conçoivent la critique que constructive, le premier mouvement populaire est de faire un constat et d'émettre une protestation», fait remarquer, à juste titre à mon avis, Vincent Goulet.

Surtout, le média populaire de gauche se doit d'être un «meneur» : «Tout comme *Le Père Duchesne* avait déjà une image publique dans laquelle pouvait s'identifier le lecteur, *Le Cri du peuple* est porté par un homme charismatique, à la fois héros de la Commune et personnage de fiction, figure de la résistance du peuple à l'oppression (Jacques Vingtras, personnage créé par Vallès – ndlr)».

Dans le cas de *Radio Lorraine-Coeur d'acier*, les journalistes Trillat et Dupont sont davantage en retrait, mais Vincent Goulet montre que la «figure du meneur» peut être le fruit d'une co-construction avec le public.

Dans tous les cas, il s'agit de prendre le public là où il est, en évitant tout jugement de surplomb. Une démarche a priori pleine de bon sens pour le journaliste qui entend s'adresser aux classes populaires.

Pourtant, au-delà de ces exemples un peu datés et limités dans le temps, comment ne pas voir l'écueil ? Comment ne pas voir qu'un tel journalisme, de nos jours, dans un contexte où les idées réactionnaires sont puissantes, pourrait vite devenir complaisant avec des expressions populaires qui, tant sur la forme que sur le contenu, ne sont pas toujours des points d'appui pour l'émancipation sociale ?

Vincent Goulet lui-même, à certains moments, paraît bien conscient du danger. Ainsi, quand il parle «d'inventer une langue qui soit proche de la discussion à bâtons rompus du troquet», il précise que cette langue devrait «dans le même temps (désigner) un projet à long terme». Ailleurs, il estime que la mission du «journaliste engagé» est de «faire grandir son lecteur, son auditeur». Ou encore, il souligne que «la difficulté pour le journalisme de gauche est de trouver une «prise» pour déplacer le point de vue vers des cadres de perception et de jugement nouveaux». Et on voit mal en effet quel serait le progressisme de journaux populaires qui se contenteraient de conforter le peuple dans ses représentations du moment, comme si elles étaient d'emblée affranchies de la domination par ailleurs endurée dans la sphère économique.

Pourtant, d'autres moments de l'analyse sont ambigus à ce sujet. Il en est ainsi quand l'auteur dénonce «le tropisme» consistant à considérer que le prolétariat est détourné de ses intérêts par l'idéologie dominante et qu'«il suffirait donc de l'éduquer, voire de le rééduquer, en mettant au jour les contradictions du capitalisme (...) pour lui faire prendre le chemin de la mobilisation collective». Que cela «suffise» est une idée qui a certes été maintes fois démentie par l'histoire. Mais pour autant, peut-il y avoir émancipation sociale sans dévoilement des mécanismes de domination, ce qui n'a rien à voir avec de la «rééducation» ? Est-ce déjà faire injure à l'intelligence populaire que de simplement constater, à la suite de Marx et Engels, que «l'idéologie dominante est celle de la classe dominante» et qu'en conséquence, de la même façon qu'il est exploité dans l'arène économique, le prolétariat est dominé dans la sphère des idées ?

L'attention de Vincent Goulet à la «positivité des pratiques culturelles et des conduites du «dominé» semble le conduire à minorer le sens du mot émancipation. C'est ainsi qu'il pose comme l'un des défis pour des médias de gauche d'«émanciper les individus tout en leur permettant de rester dans leur classe», alors qu'on aurait pu s'attendre à ce que cette émancipation soit reconnue comme indissociable de l'abolition de la société de classe...

S'appuyant sur la pensée de l'intellectuel américain Christopher Lasch, le sociologue des médias estime lui aussi «ni possible ni souhaitable de faire une société à partir d'individus déracinés». Certes ! Mais encore peut-on proposer des enracinements autre que les assignations sociales produites par le capitalisme ou, disons, produites

LIENS

André Bellon
Anicet Le Pors
Aurélien Bernier
Catherine Kintzler
Cercle universitaire d'études marxistes (CUEM)
Coralie Delaume
Fondation Gabriel Peri
Fondation Res Publica
La faute à Diderot
La Sociale
Laurent Bouvet
Le Cri du peuple
L'Entreprise de l'impertinence
Marxismes au XXIe siècle
Philosophie et Politique
Thierry Blin
Tony Andreani

sous son règne.

La réflexion de Vincent Goulet pour des médias à la fois populaires et progressistes me paraît faire, paradoxalement, le deuil de toute véritable perspective transformatrice de la société. Le rôle des médias engagés n'est plus ici d'aider à la conquête, par les prolétaires, d'une nouvelle hégémonie culturelle, mais de les installer dans une «contre-culture», sans velléités de saper les bases de la société actuelle. «Il s'agit de travailler à la subversion de «l'hégémonie culturelle» dénoncée par Gramsci», nous dit Vincent Goulet, mais c'est, selon lui, «à défaut de la renverser». La pensée de Gramsci est ainsi amputée de toute sa portée révolutionnaire.

Les analyses de l'auteur sur le rapport des journalistes progressistes avec les classes populaires peuvent-elles néanmoins être réinscrites dans la perspective d'une société post-capitaliste ? Je le pense. En attendant, ce livre, par les questionnements idéologiques qu'il réveille, s'avère stimulant pour quiconque entend oeuvrer au ré-armement conceptuel de la gauche.

Catégorie : Idées

Tags : classes populaires, gauche, Gramsci, hégémonie culturelle, journalisme, Lasch, médias, progressiste

Commentaires : 0



Laisser un commentaire

Votre adresse de messagerie ne sera pas publiée. Les champs obligatoires sont indiqués avec *

Nom *

Adresse de contact *

Site web

Laisser un commentaire

Lutte de reconnaissance ou lutte de classes ? →